



LAURENT  
GAUDÉ  
De sang  
et de lumière

POÉSIE

ACTES SUD



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ces poèmes engagés à l'humanisme ardent, à la sincérité poignante, se sont nourris, pour la plupart, des voyages de Laurent Gaudé. Qu'ils donnent la parole aux opprimés réduits au silence ou ravivent le souvenir des peuples engloutis de l'histoire, qu'ils exaltent l'amour d'une mère ou la fraternité nécessaire, qu'ils évoquent les réfugiés en quête d'une impossible terre d'accueil ou les abominables convois de bois d'ébène des siècles passés, ils sont habités d'une ferveur païenne lumineuse, qui voudrait souffler le vent de l'espérance.

LAURENT GAUDÉ

*Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé a reçu en 2004 le prix Goncourt pour son roman Le Soleil des Scorta. Son œuvre, traduite dans le monde entier, est publiée par Actes Sud.*

Illustration de couverture : © Pierre Marie Brisson, tous droits réservés.  
Photographie : Pierre Schwartz

© ACTES SUD, 2017  
ISBN 978-2-330-08041-9

© LEMÉAC, 2017  
pour la publication en langue française au Canada  
ISBN 978-2-7609-1299-1

LAURENT GAUDÉ

De sang  
et  
de lumière

poésie

ACTES SUD



Je veux une poésie du monde, qui voyage, prenne des trains, des avions, plonge dans des villes chaudes, des labyrinthes de ruelles. Une poésie moite et serrée comme la vie de l'immense majorité des hommes. Je veux une poésie qui connaisse le ventre de Palerme, Port-au-Prince et Beyrouth, ces villes qui ont visage de chair, ces villes nerveuses, détruites, sublimes, une poésie qui porte les cicatrices du temps et dont le pouls est celui des foules.

Je veux une poésie qui s'écrive à hauteur d'hommes. Qui regarde le malheur dans les yeux et sache que dire la chute, c'est encore rester debout. Une poésie qui marche derrière la longue colonne des vaincus et qui porte en elle part égale de honte et de fraternité. Une poésie qui sache l'inégalité violente des hommes devant la voracité du malheur.

Je veux une poésie qui défie l'oubli et pose ses yeux sur tous ceux qui vivent et meurent dans l'indifférence du temps. Même pas comptés. Même pas racontés. Une poésie qui n'oublie pas la vieille valeur sacrée de l'écrit : faire que des vies soient sauvées du néant parce qu'on les aura racontées. Je veux une

poésie qui se penche sur les hommes et ait le temps de les dire avant qu'ils ne disparaissent.

Le territoire de cette poésie, c'est le monde d'aujourd'hui, avec ses tremblements et ses hésitations. Elle s'écrit dans un corps à corps avec les jours. Elle sent la sueur et l'effroi. Elle est charnelle, incarnée. Le monde d'aujourd'hui est épique, tragique, traversé de forces violentes. Il se rappelle à nous avec brutalité. Des failles idéologiques réapparaissent. Des menaces grondent. Il faut dire et tenir ce que l'on est, ce que l'on veut être. L'écriture ne m'intéresse pas si elle n'est pas capable de mettre des mots sur cela. Qu'elle maudisse le monde ou le célèbre mais qu'elle se tienne tout contre lui. Nous avons besoin des mots du poète, parce que ce sont les seuls à être obscurs et clairs à la fois. Eux seuls, posés sur ce que nous vivons, donnent couleurs à nos vies et nous sauvent, un temps, de l'insignifiance et du bruit.



KHORSHAK



Les mots sont  
Vieux  
Comme la souffrance des peuples.

Il y a des vies  
Entières,  
Passées  
Sans jamais connaître  
Répit  
Ni lumière.

Harasement de naissance.  
Il faut aller chercher de l'eau,  
Creuser la terre  
Qui ne donnera rien,  
N'en peut plus de sécheresse  
Et voudrait mourir elle aussi  
Ou boire à l'infini.

Il faut survivre aux maladies,  
De celles qu'on attrape  
Dans les rues éventrées des capitales immondes,  
De celles qu'on se transmet,  
De celles qu'on respire en famille,

Attaché aux jambes d'une mère,  
À ses seins,  
À ses bras,  
La mère  
Qui n'en peut plus  
Mais se lève chaque matin en attendant de finir.

Il faut vendre son corps,  
Mulet assommé de travail pour les hommes,  
Putain pour les filles  
Qui auront à vingt ans  
L'air d'en avoir quarante  
Et à quarante,  
Un avenir de cercueil.  
La fièvre les mangera,  
Se goinfrera de leurs parties humides,  
Démence des muqueuses rongées par le feu.

Il faut vivre  
Cela s'appelle ainsi.

Bataille de crasse contre l'oubli.

Il faut tirer sa peine de vie  
Chaque jour recommencée.

Il n'y a pas de regard sur eux.  
Il n'y a que des jours et des nuits qui se succèdent  
Et les mots ne savent pas dire cela :  
La vieillesse de vingt ans.

Les mots ne savent pas  
Ou ont renoncé.

La colère,

Faites qu'elle ne nous quitte pas.

Face à l'engloutissement des peuples,

La colère,

Pour ces vies,

Centaines de milliers de vies

Qui n'ont rien, ne vivront rien

Et disparaîtront

Sans que le monde ait seulement remarqué qu'elles  
étaient nées.

Faites place

À la colère.

Que les mots puissent la dire.

De prière,

Il n'y en aura pas,

Pas de celles que vous connaissez,

De celles que vous chantez,

Bras ouverts, visage tourné vers le ciel,

Et qui ne servent à rien

N'ont jamais servi à rien

Qu'à bercer les arbres.

Nous avons désappris à prier.

Les dieux ont été appelés,

Souvenez-vous,

Dans toutes les langues.

Les dieux ont été suppliés,

Genoux au sol,

Murmures glissés dans la peur,

Ou sanglots de détresse,  
Les dieux n'ont pas eu pitié.  
Ou n'ont pas entendu,  
Ou ne comprennent pas les langues que nous  
parlons  
Ont détourné le regard, peut-être,  
Et se sont mis à pleurer à leur tour.  
Les dieux, peu importe,  
Qu'ils soient révoqués.

Il n'y aura de prière  
Que celle  
Que j'invente.  
Je la prends du fond des âges.  
Je l'embrasse,  
Lui murmure ce que j'ai vu.  
Il n'y aura de prière  
Que celle que je nomme :  
Khorshak.

Je la veux rauque,  
Je la veux épaisse comme les voix anciennes,  
Et ample comme les montagnes du début des temps.  
Khorshak,  
Prière des peuples,  
Pour les vies trop vite avalées.  
Le temps de naître,  
D'avoir faim,  
De chercher à vivre  
Et puis  
Plus rien.

Khorshak  
Comme les monts mésopotamiens

Où les aigles sourient de n'être pas des hommes.  
Comme le silence des villages brûlés après les pogroms.

Khorshak  
Pour les enfants noyés,  
Les grandes léproseries  
Et les bidonvilles de prostituées.

Khorshak  
Prière à aucun dieu,  
Aux hommes,  
Seuls.

Que les engloutis ne soient pas oubliés.  
Leur vie ne sera pas sauvée  
Mais qu'elles restent dans nos mémoires.

Khorshak  
Pour vous,  
Hommes,  
Femmes,  
Troupeaux humains,  
Blottis,  
Écrasés,  
Nous vous porterons encore,  
Même si cela nous casse le dos.  
Petites gens qui auraient pu devenir destin,  
Familles entières qui n'ont connu que l'appétit sans fin  
Et le harcèlement des jours.

L'humanité devient de plus en plus lourde au fil des siècles,

Khorshak,  
Je dis le chant sans dieu,  
Je le glisse en terre.

Je dis,  
Juste cela :  
    Vous avez été  
    Même trop vite,  
    Même pas assez,  
    Vous avez été.

Je dis,  
Khorshak

Le dernier don  
    À celui qui n'a rien :

Le poème

Pour que toutes les vies  
    Soient comptées.